

VILLAGE DE FOREZ

Cahier d'histoire locale - Association des
usagers du Centre Social de Montbrison (42)

N° 63 juillet 1995

p. 2 Quand les arbres de la forêt de l'Oulle servaient
à construire les rambertes (XVIIIe siècle).

Jean GUILLOT

p. 9 Sourcieux et le souvenir de la famille Balay
(Chalain-le-Comtal).

Marie GRANGE

p. 14 Alice en pèlerinage à l'Ermitage, le 8 septembre 1937.

Danielle BORY

p. 18 Comment je connus Montbrison... en 1937.

André MASCLE

p. 20 Le concours des vins de Montbrison de 1932 à 1937.

Antoine CUISINIER

p. 21 Bibliographie : hommage à Joseph Déchelette (1862-1914).

Claude LATTA

p. 24 Publications de "Village de Forez".

VILLAGE DE FOREZ : Bulletin trimestriel.

Siège social (abonnements) : Centre Social de Montbrison, rue Puy-du-Rozeil, 42600
MONTBRISON

Directeur de la publication : Claude Latta.

Rédaction : Joseph Barou

Abonnement-diffusion : Philippe Pouzols

Comité de rédaction : Gérard Aventurier, Joseph Barou, Claude Beaudinat, Danièle Bory,
Pascal Chambon, Edouard Crozier, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean Guillot, Marie Grange.

Illustrations : Edouard CROZIER

Dépôt légal : 3e trimestre 1995.

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire, St-Etienne.

Au XVIII^e siècle :

**QUAND LES ARBRES DE LA FORET DE L'OULLE SERVAIENT A
CONSTRUIRE**

LES RAMBERTES

A propos d'une convention passée à Montbrison le 11 août 1759

Durant de nombreuses décennies des barques d'un type particulier, les "rambertes", furent utilisées pour les transports sur la Loire à partir du port fluvial de Saint-Rambert-St-Just. Lesdites barques quittaient, lourdement chargées, le Forez qu'elles ne devaient plus revoir car elles étaient, le plus souvent, brûlées ou détruites après déchargement à leur arrivée à destination.

La fabrication de ces bateaux à fond plat, calfatés grâce à un mélange de mousse et de poix tirée de la résine des pins à l'aide de fours champêtres, était en ces temps une production régionale. Mais il fallait d'abord les construire, les façonner, avant une utilisation si courte soit-elle. De l'arbre à la barque, il y avait place au travail de l'homme, à son savoir-faire, sans oublier le rôle de l'argent. Pour tout ceci, différents problèmes, pas toujours aisés à résoudre en cette époque non mécanisée, prenaient corps. Il fallait acquérir les grumes à même de fournir le bois nécessaire aux différentes parties de l'esquif, en assurer le marquage et le bûcheronnage. Venait ensuite le sciage et celui-ci se pratiquait alors fréquemment en pleine forêt. Les robustes gars des Montagnes du Soir entraient en jeu et faisaient merveille. Les scieurs de long, dont les travaux et les migrations sont bien connus, pratiquaient aussi leur métier dans nos forêts. Enfin, grâce au débardage ou vidange il fallait acheminer planches et débits divers jusqu'aux abords d'une voie carrossable avant leur transport vers le lieu de construction. C'est à ce stade de l'"aventure" de ces barques que se place la convention suivante passée entre un négociant de Roanne et des voituriers auvergnats, convention rédigée par Maître Pierre Joseph Bernard, notaire royal à Montbrison, en son étude de la place Saint-Pierre au jour dit.

*
**

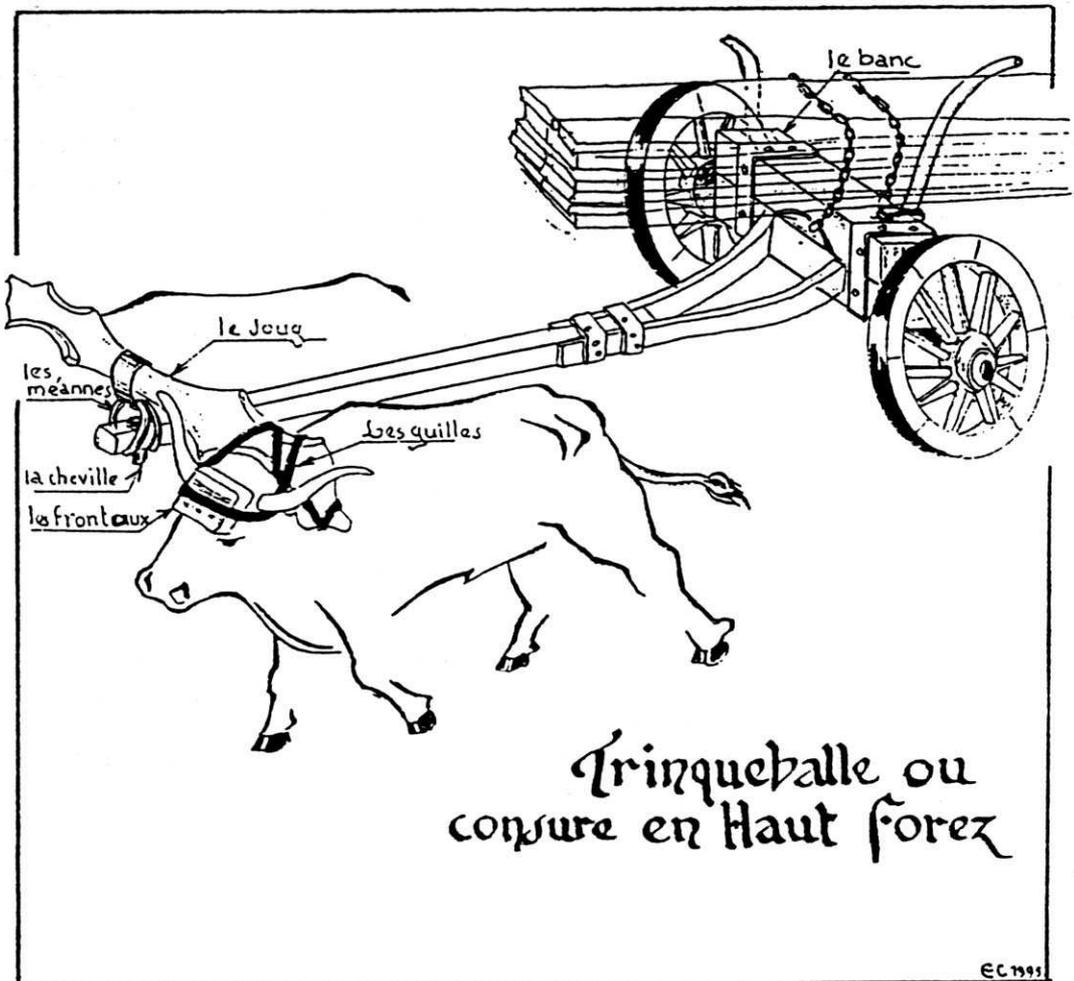
CONVENTION

au prix de 600 £

passée entre Sieur Jean Baptiste Villard négociant de Roanne
et Jean Baptiste et Jean Genevrier frères marchands
de la paroisse de La Chaux en Auvergne du 11 août 1759¹

Furent présents Sr Jean Baptiste Villard négociant demeurant en la ville de Roanne faisant tant pour luy que pour Sr Guy Brissac aussy négociant de lad.

¹ Archives Diana.



ville de Roanne et Sr Jean Pierre Barry La Barre (Barry) négociant du lieu du Pont paroisse de Saint Just sur Loyre ses associés dans l'achapt et exploitation de bois de la Forest de Loulle située dans la paroisse de Saint Bonnet de Coureaux desquels il se fait fort et promet si besoing est leur faire rattifier ces présentes à requeste d'une part et Jean Baptiste Genevrier marchand voiturier de bois pour la construction des bateaux demeurant au village de Chassain paroisse de La Chaux et Jean Genevrier son frère demeurant au lieu de Montchouvet susd. paroisse de La Chaux en Auvergne d'autre part

lesquelles parties de leur gré lesd. Jean Baptiste et Jean Genevrier frères solidairement l'un pour l'autre renonçants au bénéfice de division et discution de biens ont fait le marché et convention suivante

seavoir que lesd. frères Genevrier promettent et s'obligent solidairement comme cy dessus de sortir hors de lad. forest de Loulle et conduire à environ cent pas de distance d'ycelle tous les bois que led. Sr Villard et ses associés ont actuellement d'exploités et sciés depuis le commencement du mois de may dernier dans lad. forest tant en bords de batteaux, deuxièmes devant, deuxième en chames que frétieaux et d'arranger et enpiller lesd. bois bille par bille et les embrocher suivant l'usage hors led. bois et à la distance d'ycelluy comme il est dit d'environ cent pas et ce dès le jour du premier may de l'année prochaine,

promettent d'y travailler incessamment et continuellement et d'avoir au moins dans tout le courant du mois de septembre prochain six paires de boeufs pour la conduite du bois moyennant quoy led. Sr Villard de sa part promet et s'oblige de payer ou faire payer auxd. frères Genevrier la somme de trente sols pour chaque bord de batteaux, quatre livres dix sols pour chaque cent toises de six pieds des planches apellées deuxièmes et devant deuxièmes, deux livres dix sols pour chaque cent de toises de planches apellées enchaines, et de deux sols pour chaque planches apellées frétieaux qu'ils sortiront de lad. forest conduiront et enpilleront comme il a esté cy devant dit hors dud. bois ou ils mettront sur chaque bille desd. bois des rouleaux dessous comme de coutume pour les élevés de terre et les garantir de pourriture lesquels rouleaux de bois ils prendront dans lad. forest,

a compte duquel présent marché il a esté presentement reellement et comptant payé par Led. Sr Villard aux frères Genevrier la somme de quatre cents livres dont ils se contentent et quittent d'autant led. Sr Villard et ses associés déclarant led. Sr Villard que de la somme de quatre cent livres il en provient seavoir cent livres des deniers du Sr La Barre ; autre cent livres des deniers du Sr Brissac ; et les deux autres cent livres de son chef,

après la conduite de tous lesquels bois aud. jour du premier may de l'année prochaine il sera procédé entre les parties au toisage et compte de tous lesd. bois et le surplus du prix de lad. voiture à l'instant payé auxd. frères Genevrier ainsy que led. Sr Villard promet et s'oblige tant en son nom qu'en celuy desd. Srs Labarre et Brissac convenu entre les parties que s'il arrive que lesd. Genevrier en sortant de lad. forest lesd. bois ils les cassent il leur sera diminué seavoir pour les bords de batteaux pour chacun de ceux qui se trouveront cassés la moitié du prix de la voiture de chacun des bords et quant aux planches il luy sera diminué une toise pour chaque planche qui se trouvera cassée et à l'égard des bords de batteaux et planches qui sont actuellement cassées dans lad. forest lesd. Genevrier ne seront point tenus de les sortir de lad. forest et les laisseront ou ils se trouveront comme n'estant point compris dans le présent marché non plus que lesd. bois que led. Sr Villard et ses associés feront scier et exploiter à l'avenir

convenu aussy que pendant le terme cy dessus lesd. frères Genevrier travailleront à la conduite dud. bois, ils pourront se loger avec leurs ouvriers et leurs bestieaux dans la cabane que led. Sr Villard et ses associés ont fait construire dans lad. forest et faire paitre leurs bestieaux dans ycelle déclarant les parties que l'entier prix du présent marché peut monter à environ la somme de six cent livres ainsy convenu entre les parties qui ont promis le tout exécuter et n'y contrevenir à peine de tous dépens dommages et intérêts promettant obligeant soumettant renonçant

fait et passé à Montbrison estude du notaire royal soussigné le seizième août mil sept cent cinquante neuf en présence desd. Antoine Duby et Jean Claude Guillot praticiens témoins résidants aud. Montbrison qui ont signé avec led. Villard et lesd. frères Genevrier ont déclaré ne seavoir signer de ce enquis et sommés.

Guillot Duby Villard Bernard, notaire royal

Contrôlé à Montbrison le 13e août 1759, reçu quatre livres quatre sols D. Romet".

*
**

L'originalité de cet acte notarié demande à ce que certains de ses éléments soient précisés.

LA FORET DE L'OULE

La forêt de "Loulle" (des parchemins du XIIe portent "Lolle", de nos jours "l'Oule") s'étend à l'ouest de Courreau dont elle n'est éloignée que de quelques kilomètres, entre les jasseries de la Richarde et celles de Garnier. Le bois de Chorsin et celui de la Regardière qui la prolongent conduisent aux portes du village cité. Le ruisseau qui la traverse et le Chorsin portent leurs eaux au Lignon et par lui à la Loire. Sur la bordure forestière se trouvent des "sagnes" et des prairies naturelles avec des jasseries.

Quand l'altitude devient trop élevée la forêt cède la place aux hauts de chaume, royaume de la bruyère. La forêt a toujours porté des conifères de qualité et les sapinières justifient le choix fait par les acheteurs cités à la convention étudiée. Celle-ci atteste en quelque sorte le rôle joué aux siècles précédents et de nos jours. Elle fut pour une large part, au XVIIe siècle, de la directe de la seigneurie de Monterboux. Ainsi, en 1663, Annet de Chastillon, écuyer, seigneur de Monterboux, Palogneux et autres places, accorde un droit de scierie pour des bois à prendre dans ladite forêt. En 1749, quand elle fut administrée par le service royal des Eaux et Forêts, la montagne de l'Oulle comptait 231 hectares dont 110 de bois.

LES NEGOCIANTS ET LES "MARCHANDS VOITURIERS"

En ce qui concerne la navigation sur la Loire, Roanne jouait, au XVIIIe siècle, un rôle très important fait du groupage des matériaux et marchandises expédiés notamment vers la région parisienne, mais aussi pour le choix de la voie d'eau - canal ou cours d'eau - à utiliser pour atteindre au-delà de son port la destination souhaitée. Ceci explique que nous ayons la présence de Jean Baptiste Villard, négociant de cette ville, pour lui-même, mais aussi comme fondé de pouvoir du sieur Guy Brissac, un Roannais comme lui. Quant au sieur Jean Pierre Barry La Barre, négociant du Pont-de-Saint-Just, son association paraît plus évidente en regard de la proximité du lieu d'utilisation des fameuses barques. Etait-ce un façonnier comme l'était Jean Arnet dit "marchand de bateaux de Saint-Rambert" en ces temps ? Probablement pas, c'était plutôt un commanditaire car une procuration établie d'autre part chez Maître Mathieu Pugnet, notaire royal, à Montbrison, nomme ce personnage : "Jean Pierre Barry La Barre, seigneur de Saint-Victor, Saint Just sur Loire, la Fouillouse, demeurant au pont..."²

D'autre part, la présence de nombreux bûcherons et scieurs de long, à Saint-Bonnet-le-Courreau, Sauvain, Roche et Lérigneux concourait à faire choix, pour nos

² Archives Diana.

négociants spécialistes des fournitures de bois pour la navigation sur la Loire, des arbres de la forêt de l'Oule.

Quant à l'autre partie contractante à la convention, en l'occurrence les voituriers, ils sont originaires d'Auvergne. Ce sont des habitants de deux villages de "la paroisse de la Chaux", devenue de nos jours commune de la Chaulme³ : Chassain et Monchouvet.

Pourquoi venir de si loin avec des attelages de boeufs, animaux particulièrement lents, pour assurer le débardage des bois débités ? Il faut voir là un exemple de la renommée acquise par les bouviers et voituriers de cette région de la province d'Auvergne placée aux confins de la Loire, du Puy-de-Dôme et de la Haute-Loire. Renommée qu'ils ont su garder jusqu'à la fin du XIXe siècle et même après, renommée peut-être acquise au cours des temps par le voiturage et le bûcheronnage des bois de la forêt de Malveille dont la marine royale appréciait les fournitures. Cette forêt avait été cédée par le comte de Forez à son suzerain le roi de France.

Fréquemment les gens de "la lisière auvergnate" qui commerçaient volontiers avec leurs voisins foréziens auxquels les liaient maintes affinités et liens de parenté, se chargeaient de l'exploitation des forêts situées sur le comté. De nombreux actes en témoignent :

. "Priffait de 400 livres pour le Collège de l'oratoire", Jean et Maurice Pélardy de Pélardy, paroisse de la Chaux, du 9 février 1663 : "fournir pièces de boy de sapin coupé en bonne lune et conduire..."

. Coupe de bois pour 14 000 livres moins 1 sol passée par J. Reymond aux sieurs Pierre et François Bonnefoy de St-Anthème du 14 juin 1777, à prendre dans les bois du Palais de Bard.

. Coupe à J. Tournebize faite par C. Péragut du 17 juin 1761, "bois branlants sur 6 cartonnées sapins et fayards".

Les frères Genevrier pratiquaient donc le voiturage de ces bois particuliers destinés à la navigation. Le nom de Genevrier, à l'étymologie aisée, est encore courant dans cette paroisse de La Chaulme et les paroisses avoisinantes. Chassain et Monchouvet gardent quelques familles de ce patronyme (nous n'osons dire des descendants directs des protagonistes cités par ladite convention).

LES TRAVAUX

Il s'agit de conduire "à une centaine de pas hors de la forêt de Loulle, les bois achetés et débités". La distance peut paraître très faible, mais l'essentiel consistait surtout, bien que cela soit sous-entendu, de regrouper les planches et autres bois laissés épars dans cette forêt sur une large superficie. Souvent la grume était sciée à sa place d'abattage, en des chantiers multiples et dispersés sur l'ensemble forestier exploité.

Au sol, parmi la végétation, avec les difficultés dues au relief, le regroupement des planches de grande longueur était la partie délicate du travail car il fallait l'exécuter en ne perdant pas de vue la reconstitution des billes "à embrocher" à faire plus tard sur le lieu de stockage proche de la voie carrossable et tout ceci sans détérioration ni mélange. La convention, d'ailleurs, insiste beaucoup sur ces risques et prévoit des sanctions et des dédommagements sérieux en cas d'incident et de bris divers.

Les délais, relativement courts pour l'époque et les moyens disponibles possibles, réduits à huit mois font que l'on exige un nombre d'attelages minimum nécessaires à l'exécution. Malgré

³ Canton de Saint-Anthème, arrondissement d'Ambert.

tout, cela paraît courant puisque accepté des voituriers et bien que la forêt ne saurait être atteinte, endormie sous un manteau de neige à la mauvaise saison. Six paires de boeufs ne sont pas une mince affaire et réclament un suivi dans le métier quasi permanent, on ne saurait nourrir tant de bétail sans rentabilité établie.

Les frères Genevrier conduisent donc une équipe travaillant à plein temps nécessairement en divers chantiers. Nous savons que durant l'exploitation, ils vivront sur place dans la cabane des bûcherons, les bêtes trouvant une partie de leur alimentation au bois. Ils vivront d'une manière rustique, le métier est pénible. Il demande des possibilités physiques certaines et un endurcissement à la pratique de cette vie en plein air rude et sans commodités. La vie sylvestre perd l'essentiel de ses charmes lorsque l'on doit la pratiquer à l'arrière-saison, à l'approche de l'hiver ou au printemps naissant. Avoir pour couche un lit de fougères dans une cabane plus que sommaire, une nourriture peu variée à la limite de l'indispensable, travailler quand l'air glacial du petit matin souligne l'haleine, à quelque 1300 mètres d'altitude : adieu poésie !

Le texte de la convention utilise de nombreux termes techniques alors en usage et connus des contractants notamment pour nommer les éléments de bois à acheminer hors de la forêt et énoncer "les retenues" sur salaire, mais les Genevrier n'étaient pas des novices en ce genre de travail et les acceptent. Sauf catastrophe imprévisible, pour laquelle ils n'ont aucun recours, ils rempliront le contrat comme ils l'ont fait si souvent.

Le volume du bois exploité est peu aisé à établir. Cependant le nombre d'attelages, la durée vraisemblable du travail laissent entrevoir celui-ci tout en tenant compte de l'emploi de chars et de trinqueballes rudimentaires : peut-être 250 m³, peut-être plus. Cette estimation est corroborée par le prix de la journée avec attelage de boeufs à cette date : 1 livre 10 sols soit ici 90 jours de travail environ (jours pleins, mais de septembre à la fin avril, se décomptent les journées où tout travail à pareille altitude est impossible, sol enneigé, température difficilement supportable pour les bêtes et les gens. Les hivers sont longs sur les Monts du Forez et les journées acceptables bien courtes).

*
**

La convention établie entre les négociants foréziens et les marchands voituriers auvergnats nous apporte de multiples précisions intéressantes, même si pour certains, elles peuvent être jugées puériles voire sans grande importance historique et bonnes seulement à la curiosité de l'anecdotier. Cet acte authentique atteste que la navigation sur le fleuve Loire, sous l'Ancien Régime, était active, nécessitait un nombre important de "rambertes" (ces fameuses barges qui suppléaient aux insuffisances du fleuve) et ainsi donnait naissance à toute une activité économique non négligeable pour le Haut Forez.

L'activité créée apportait au monde agricole un complément de ressources qui aidait à fixer, sur des terres souvent ingrates, en moyenne altitude, une population un peu fruste peut-être mais travailleuse, courageuse et efficace. Nous savons aussi comment étaient utilisées les compétences des hommes, comment se pratiquait l'art du négoce et du profit. Les individualités mises en cause peuvent, à titre privé, présenter un intérêt particulier. De toute façon la lecture de ce document nous renvoie l'image d'une tranche de vie au XVIII^e siècle de ces gens laborieux qui, sans le savoir, ont fait, eux aussi, l'histoire du comté de Forez.

Jean Guillot

SOURCIEUX ET LE SOUVENIR DE LA FAMILLE BALAY

(CHALAIN-LE-COMTAL)

UN ANCIEN LIEU SUR LA ROUTE DES BOURGUIGNONS

"Hameau et château moderne, commune de Chalain-le-Comtal
Apud Surceu in mandamento de Boysset : 1225¹
Apud Cuircieu Suriucus parrochie de Chalaing le Comtal
Apud Surceo 1380²
Iter quo itur de Fontanes apud Surcieu 1389³
Johannis Gay de Surcieu 1345⁴
Iter tendens de Magniaco a Surcieu 1443⁵
Sourcieux (XVIIIe siècle, carte de Cassini).
Vé Sursyoé : parler local.

Voilà comment Dufour, dans son "Dictionnaire topographique" présente Sourcieux. Nous constatons, par ces locutions latines, l'ancienneté du lieu qui est traversé par la route allant du Cerizet à Magneux. route autrefois appelée chemin des Bergoignones ou. dirions-nous, des Bourguignons.

LA TERRE DE SOURCIEUX

Dans les documents anciens concernant le lieu-dit de Sourcieux on trouve le nom de M. de Rochefort propriétaire, louant un domaine à Sourcieux. Puis sont cités Thiollière de Lisle et Ravel de Montagny. C'est à cette dernière famille que Christophe Balaÿ, négociant à Saint-Etienne. acheta les terres de Sourcieux en 1826⁶.

Il y avait environ 400 hectares. Par diverses acquisitions la propriété s'agrandira jusque dans la commune de Boisset, englobant le hameau de Mouchichat (Chalain-le-Comtal) et plus tard la propriété des Rayons limitrophe de Magneux-Hauterive.

Francisque Balaÿ, fils de Christophe, fit construire le château actuel sur les vestiges d'une ancienne propriété dont on voit un portail et en arrière des bâtiments, une tour.

"La terre de Sourcieux, dit le marquis de Poncins, était alors presque stérile, divisée en petites parcelles de terrain impossibles à cultiver, dépourvus complètement de prairies, ravagée périodiquement par les crues de la Loire qui, à chaque inondation emportaient la bonne terre pour la remplacer par des graviers. Brûlée en été, noyée en hiver, les fermiers y mouraient de faim et de misère..."

¹ Chartes du Forez n°94 P 2.

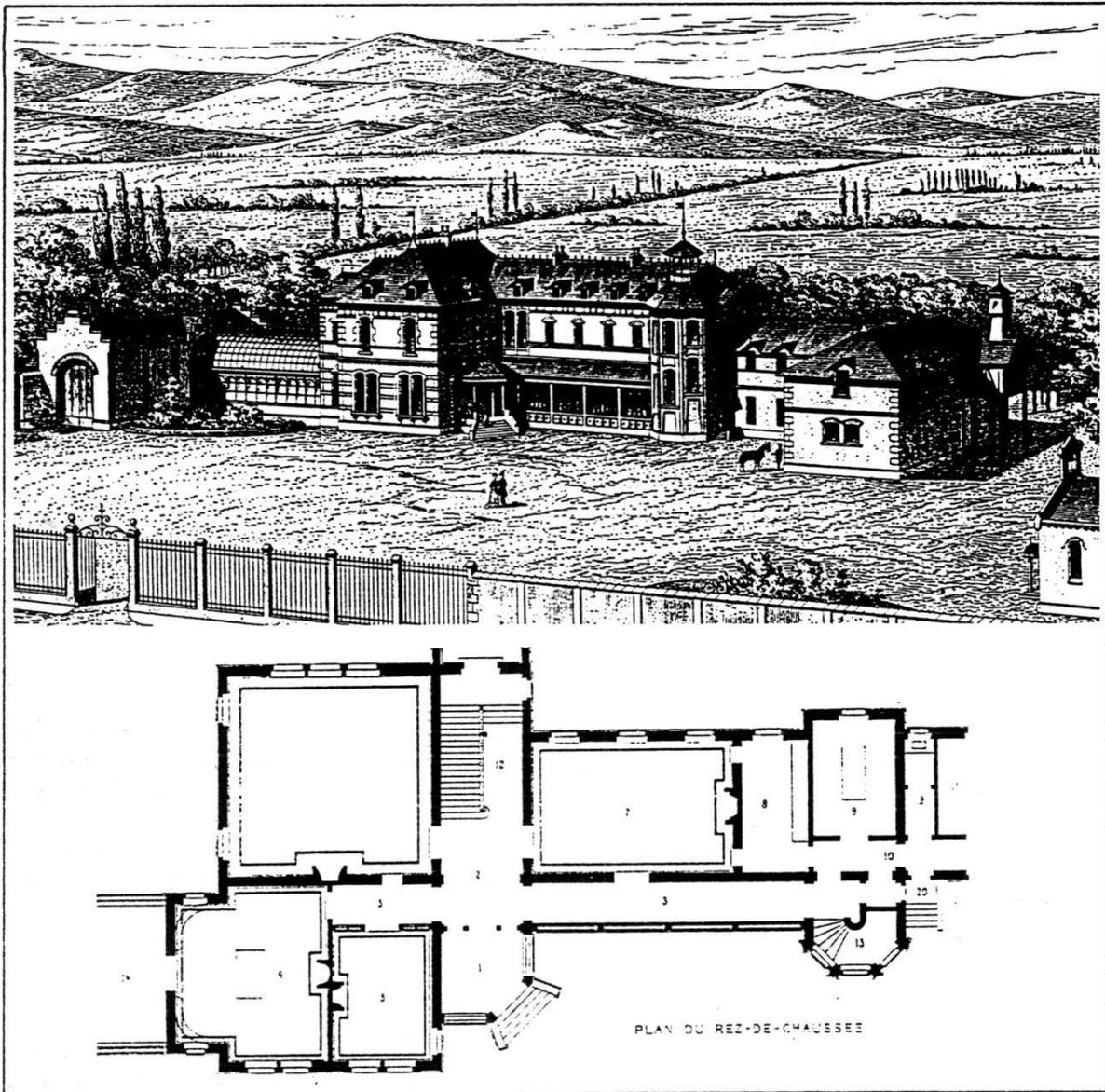
² B 2002F 18 V° et 183.

³ B 2002 f°40.

⁴ B 1899 f°13.

⁵ 3.1901 FOEsup.p.62

⁶ Alain Forissier.



Le château de Sourcieux, vue générale.

Dessin et plan tirés de "Habitations modernes" recueillies par E. Viollet-le-Duc avec le concours des membres du Comité de Rédaction de l'Encyclopédie d'Architecture et la collaboration de Félix Narjoux, Paris, Morel éditeur, 1875.

L'abbé Noël Valendru, curé de Chalain-le-Comtal en 1898 et dans les années suivantes brosse un tableau éloquent de l'importance des travaux entrepris par la famille Balaÿ pour assainir, cultiver ces terrains et les amener à l'état où ils se trouvent aujourd'hui :

"De la Loire jusqu'aux balmes de Bancillons (derrière l'autoroute A 72) ce n'était que buissons, marécages, chardons et broussailles. Aucun chemin carrossable n'était visible sur ces étendues ; il n'y avait pas de fossés pour recueillir les eaux pluviales. La boue gluante de l'argile à la saison des pluies, les crevasses profondes des périodes de sécheresse rendaient ces endroits inabordables. Seul le gibier y proliférait..."⁷.

Les travaux sont organisés par Christophe Balaÿ qui compte à son service jusqu'à 124 ouvriers ou manoeuvres. On procède d'une façon méthodique au creusement de fossés et rigoles de drainage, au tracé de chemins solides possédant des évacuations pour l'eau, au défrichage et à l'amendement de ces terrains stériles. Il fait planter des arbres dont la grande allée qui va jusqu'à la Loire. Les feuillus régionaux alternent dans les bosquets du parc avec des conifères exotiques : séquoias et cèdres... De belles prairies seront créées et les chambons seront exploités à la satisfaction de tout le pays.

LE CHATEAU DE SOURCIEUX

Le vieux logis des Rochefort est transformé par les soins d'architectes et d'ouvriers du bâtiment renommés en une demeure élégante. De hautes fenêtres, une galerie fermée avec balustrade, une tourelle à pans coupés, une toiture ornée de jacobines ! Et surtout les ornements en brique, pierre et céramique lui donnent un décor d'un charme exquis. Dans le cadre de verdure et de prairies qui lui font un écrin ravissant, le "château de Sourcieux" prend des airs de cottage anglais !

Lorsqu'on vient de Montrond-les-Bains et que l'on arrive à proximité du carrefour de Boisset-le-Cerizet-Magneux avec la route Montbrison-Montrond, le panorama que l'on découvre, à droite du Centre d'insémination artificielle, est charmant. Primitivement, une clôture fermait le parc de la propriété incluse au milieu des 640 hectares de terres. Cette clôture avait trois murailles : au sud, à l'ouest et au nord. Quatre portails monumentaux encadrés de décorations en briques rouges étaient placés aux quatre angles du parc. La façade, tournée vers l'est, était dégagée. Le parc était seulement limité, de ce côté, par une murette surmontée de grilles. Un grand portail du côté du jardin s'ouvrait sur la route.

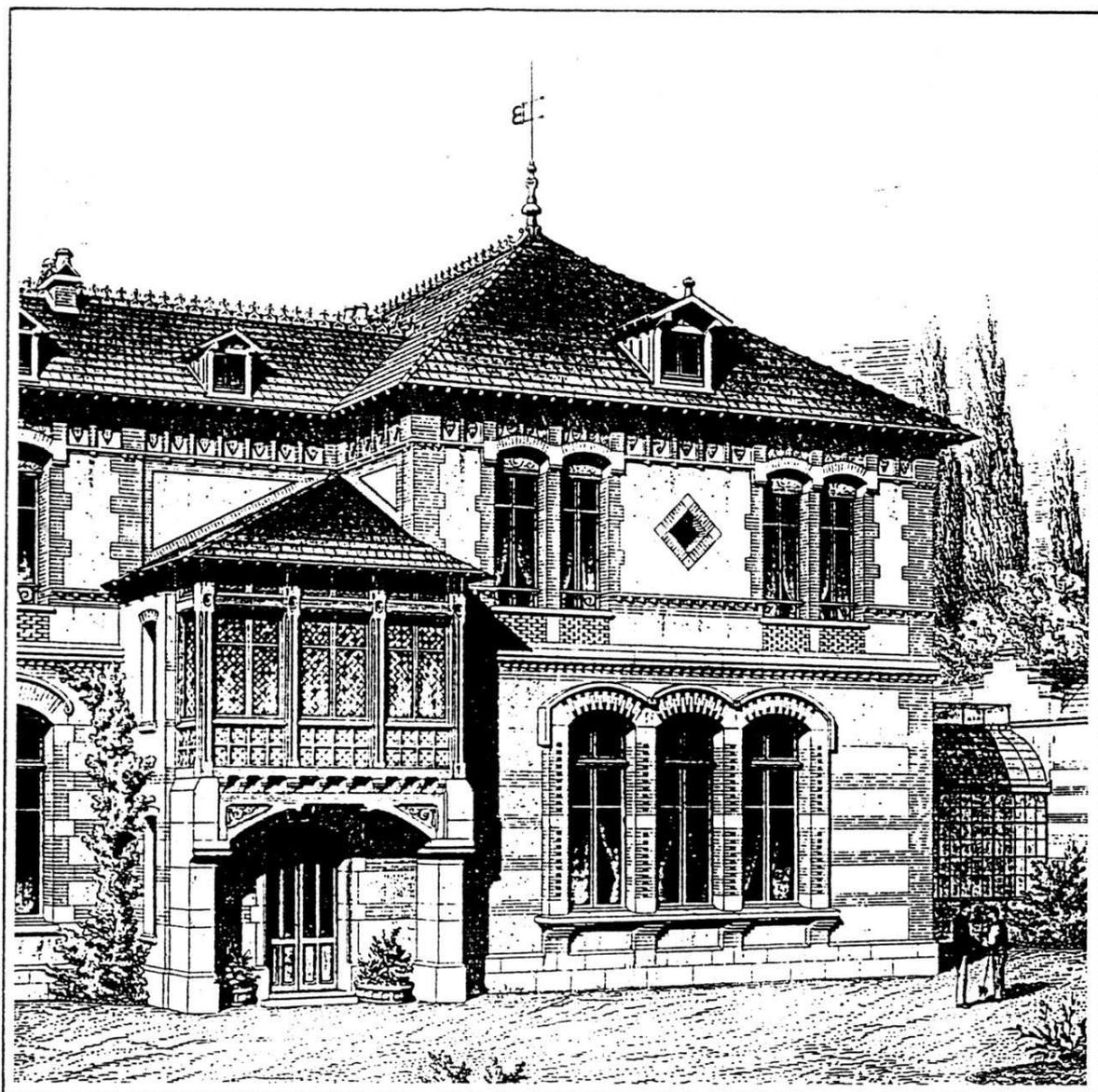
LA CHAPELLE DE SOURCIEUX

Un portillon rend la chapelle voisine du château absolument indépendante et accessible aux gens des alentours. Ce petit monument est la reproduction fidèle d'une église byzantine. Dans la crypte sont inhumés les membres de la famille Balaÿ. Construite par les soins de Francisque Balaÿ après 1850, elle fut ensuite agrandie et décorée par Madame Balaÿ.

En forme de croix latine, avec un campanile au-dessus de la façade, la décoration extérieure de brique et mosaïque est remarquable. Lorsqu'on entre, on est saisi par la beauté du lieu et le fini de la décoration. Réalisée par Sainte-Marie-Perrin elle est beaucoup plus proche des églises orthodoxes que de la basilique de Fourvière. Les peintures murales, l'autel principal avec la grille ouvragée fermant l'abside, les vitraux aux tons chauds, "tout y respire la magnificence, le bon goût et les sentiments religieux dont s'honore la famille Balaÿ"⁸.

⁷ Abbé Noël Valendru, "Notes sur la paroisse de Chalain-le-Comtal".

⁸ Abbé Noël Valendru, "Notes sur la paroisse de Chalain-le-Comtal".



Le château de Sourcieux, entrée sur le jardin.

Dessin et plan tirés de "Habitations modernes" recueillies par E. Viollet-le-Duc avec le concours des membres du Comité de Rédaction de l'Encyclopédie d'Architecture et la collaboration de Félix Narjoux, Paris, Morel éditeur, 1875.

Cette chapelle a été bénie par le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon. Desservie par un aumônier, elle était considérée comme chapelle de secours pour les châtelains, fermiers et employés à la propriété de Sourcieux qui pouvaient y remplir leur devoir pascal. Les baptêmes, mariages, funérailles concernant la seule famille Balaÿ s'y déroulaient bien que les actes soient enregistrés dans les registres paroissiaux de Chalain.

LE DOMAINE DE SOURCIEUX

Vers 1900, au moment où l'abbé Valendru est curé de Chalain, le domaine de Sourcieux, œuvre de la famille Balay, est alors à son apogée. C'est ici que naquit l'élevage du "trotteur forézien" si renommé en France où il se mesure au produit des fameux haras de Normandie. C'est ici également que le marquis de Poncins et Francisque Balaÿ ébauchèrent les projets de l'hippodrome de Feurs. C'est également à partir de ces "maisons de campagne" foréziennes, chères à la tradition des familles nobles, que se développa la chasse au "gibier d'eau" dans ces étangs dont on interrompit l'assèchement en les enchâssant dans un écrin de verdure artificiellement "naturelle". La construction d'un paysage bocager, bois et prairies harmonieusement mêlés, parcouru par des chevaux de race, les étangs où se mire le ciel forézien. tout est rassemblé pour donner un caractère délibérément aristocratique à notre paysage forézien.

LA FAMILLE BALAY

Disons quelques mots de la famille Balay qui a laissé de si nombreux souvenirs à Sourcieux. Le mot Balaÿ paraît provenir de balai, *ballaun*, genêt. Les Balay de Chalain-le-Comtal semblent originaires du Vivarais. Les premières mentions de membres en faisant authentiquement partie figurent dans les archives de Privas. Au XVII^e siècle, Christophe Balaÿ puis son fils Jean sont marchands de soie. Un frère de Jean, Christophe, est à la tête d'une menuiserie.

Dès 1774, Christophe Balaÿ s'installe à Saint-Etienne comme menuisier ; il associe à son activité son neveu Jean-François. Puis les Balaÿ se lancent dans l'industrie du ruban qu'ils sont dans les premiers à promouvoir dans la région. La famille reste essentiellement dans la région stéphanoise et à Lyon. Une rue à Saint-Etienne et deux à Lyon portent d'ailleurs le nom des plus notables représentants de cette lignée. Passant de l'artisanat et du petit commerce à la bourgeoisie, les Balaÿ sont un bon exemple de l'ascension sociale d'une famille, grâce à son activité économique marquée par une remarquable capacité d'entreprendre.

Marie Grange

DANIELLE BORY

**ALICE
en pèlerinage à
L'ÉRMITAGE
le 8 sept. 1937**



Le 8 septembre 1937, à Limes, commune de Saint-Sixte, Alice déjeune dans la cuisine de la ferme familiale. En se levant, elle a vu qu'il allait faire beau, un temps clair, un air vif de fin d'été. L'an dernier une pluie froide avait arrosé Noirétable. Mais qu'importe ! C'est aujourd'hui la célébration de la nativité de la Sainte Vierge, chaque année sa famille est représentée au pèlerinage de l'Ermitage.

Le sac en moleskine bleu marine est prêt : le casse-croûte - pain, oeuf dur, fromage, saucisson, quelques morceaux de sucre - et la "bouteille" au bouchon de porcelaine jointé de caoutchouc, vide, bien sûr.

Sept heures, en route ! Marguerite l'attend. Il y a bien trois quarts d'heure de marche pour descendre à la gare de l'Hôpital-sous-Rochefort. A la Croix rouge, le chemin de Thay monte à travers bois puis redescend vers le hameau. Là, d'autres pèlerins cheminent avec les deux jeunes filles. Le groupe prend à gauche le sentier qui dévale vers le val d'Anzon.

A la gare de l'Hôpital les pèlerins des hameaux environnants font la queue au guichet. Des enfants émaillent de taches colorées cette foule habillée de noir, en "habits du dimanche". On se salue, on s'embrasse, on contient la joie des retrouvailles, c'est une journée de recueillement.

Vers 8 h 30, le train ! Une locomotive à vapeur suivie d'une longue chaîne de wagons de troisième classe. Ils se sont remplis depuis Saint-Etienne. Alice et Marguerite escaladent le marche-pied et se serrent avec les autres pèlerins sur les banquettes en bois.

Le train s'ébranle, il suit le cours de l'Anzon. Dans la nuit des nombreux tunnels on respire l'odeur âcre du charbon. Les enfants se "mâchent" en ôtant de leurs yeux quelques escarbilles. Leurs mères les débarbouillent avec leur mouchoir mouillé d'un peu de salive.

Entre Saint-Thurin et le tunnel des Ruines le train s'arrête au bas d'une forte déclivité : la locomotive ne la montera pas si on ne la soulage pas ! Certains ne sont pas fâchés de prendre ainsi une petite récréation et de se dégourdir les jambes ! En haut de la côte le train les attend.

Vers 9 h 45 le train se vide à Noirétable avant de continuer vers Thiers. Les groupes se forment, un long cortège se met en route. Les enfants, les gars, les filles causent discrètement parmi les femmes pieuses qui marchent en égrenant leur chapelet.

Près du ruisseau de Peyrotine, une borne marque la frontière entre Forez et Auvergne. Voici la masse imposante du "monastère". Sur le parvis de la chapelle, l'autel est dressé avec les nappes blanches ornées de broderies et de dentelles, les bouquets naïfs et colorés. L'or des ornements sacerdotaux scintille, les cierges clignotent au soleil. L'évêque, mitré et crosse en main, apparaît. Il vient de Saint-Etienne pour célébrer cet office solennel. Prêtres, diacres, sous-diacres, tout le clergé qui a accompagné les pèlerins, participe à la célébration. Les cantiques retentissent, les répons en latin bourdonnent. Sur le parvis, dans la cour, sur la prairie les fidèles s'agenouillent, s'assoient ou se dressent au gré des prières. Plusieurs prêtres distribuent la communion. "Ite missa est". Le frugal casse-croûte est très attendu !

Les gens se rassemblent par paroisses, familles, affinités dans la prairie pentue. Au bout de ce "pâquier" un sentier file vers la source à travers les bois des "Messieurs de l'Ermitage". Les pèlerins s'y désaltèrent et remplissent "la bouteille".

Les dernières miettes avalées, Alice et Marguerite vont s'occuper pieusement en attendant les vêpres. Elles s'émeuvent devant la statue du Christ en agonie à l'entrée du chemin de croix. Les quatorze stations s'échelonnent sur le rocher Peyrotine. En priant, elles le gravissent à genoux puis elles se recueillent à la chapelle des morts. Elles achètent un cierge. Sa flamme se joindra à celles qui brûlent déjà autour de la statue de Notre-Dame¹ dans la petite chapelle de la prairie.

A trois heures de l'après-midi, le clergé revêtu des habits sacerdotaux sort du "monastère", ostensor dressé haut comme un grand soleil. Les enfants de chœur balancent les encensoirs. La procession s'organise. Derrière le clergé suivent les hommes, chapeaux noirs à la main et s'épongeant le front de leur mouchoir. Viennent ensuite les femmes et les enfants. A travers la prairie et le sentier du bois, ils cheminent vers la source miraculeuse. Dans la chapelle, ils défilent devant la statue dans la chaleur et l'odeur des cierges. Les flammes éclairent les ex-voto. On chante l'Ave Maria entrecoupé de Je vous salue Marie.

Après vêpres, certains vont faire une visite à la boutique du "monastère" et admirent les objets pieux, bénis d'avance. Ils coûtent un peu cher... Une médaille, un chapelet feront un cadeau apprécié pour ceux qui n'ont pu venir en pèlerinage.

Pendant le retour à Noirétable on échange, en patois, les nouvelles. On réchauffe des amitiés et on renoue avec la parentèle. Peut-être quelques idylles se nouent-elles ? Mais ce n'est pas le cas pour Alice, trop jeune, ni pour Marguerite, trop sage.

La gare est à nouveau envahie. Les pèlerins fatigués cherchent tous les endroits où l'on peut s'asseoir : la salle d'attente, les bancs à l'extérieur, les marches d'escalier, les bords du quai. Ce sont les dernières causettes pour ceux qui ne se reverront pas avant longtemps. Le train s'entend de loin, six heures du soir ! il n'est pas en retard !

¹ Cette statue fut installée et bénite le 8 septembre 1873. La statue primitive du sanctuaire datant du XIII^e siècle resta cachée puis "perdue" de la Révolution à 1871. Cf. J. P. Mazioux, "Le pays de Noirétable".

Dans les bousculades et les rires on se serre à nouveau dans les compartiments. La pente des Ruines sera vite descendue ! L'Hôpital-sous-Rochefort accueille ses pèlerins. Il est plus de sept heures du soir. Les jours sont courts en septembre, du val d'Anzon à Thay la montée est rude dans le crépuscule. Quelle paix après cette journée de pieuse effervescence ! Le sac de moleskine est lourd, il renferme la précieuse bouteille "d'eau miraculeuse". La mère d'Alice la range en haut du placard de sa chambre. L'eau soignera tous les malaises, pas une goutte ne se perdra ! Deux cuillers à café en cas de règles douloureuses, mesdames, mesdemoiselles ! Elles lui attribuent tous les pouvoirs et elles y croient si fort que c'est efficace.

Ce pèlerinage couronne les vacances d'Alice. Le premier octobre, elle reprendra, à pied aussi, le chemin du pensionnat de Leigneux. Elle sera peut-être moins gaie...

Danielle BORY



dessin EDOUARD CROZIER JANV. 1995

LE PELERINAGE DE L'ERMITAGE

En Forez, les lieux de pèlerinage sont nombreux. L'Ermitage de Noirétable est l'un des plus anciens et des plus connus. La grande église, les bâtiments de l'Ermitage et son domaine, la chapelle des morts, celle de la prairie ont attiré beaucoup de pèlerins et en attirent encore...

On a dit - sans preuve - que le culte de la Vierge aurait, en ces lieux, succédé à celui des dieux gaulois. La légende raconte l'apparition de la Vierge à un criminel repentant qui, devenu ermite, s'abrita sous le rocher Peyrotine. Mais l'évènement n'est pas daté.

En 1381, le pape Clément VII demande la réfection de l'église ruinée de l'Ermitage existant dans la paroisse de Noirétable. L'église qui est alors rebâtie pouvait contenir de sept à huit cents pèlerins. Ces visiteurs venaient d'Auvergne et du Forez, emmenés par leurs curés.

A qui ces pèlerins rendaient-ils hommage ? A Notre-Dame, représentée par une statue qui avait disparu de l'époque de la Révolution à 1969. En 1815, l'Ermitage sort de la tourmente révolutionnaire. Le culte est rétabli avec un père bénédictin mais ce n'est qu'en 1862 que le pèlerinage reprend réellement.

Les Franciscains puis les missionnaires de la Salette administrent le sanctuaire au cours du XIXe siècle. En 1901, la loi sur les congrégations vide l'Ermitage. Puis la prospérité revient, les bâtiments sont agrandis ; le chemin de croix du rocher Peyrotine est aménagé en 1913. La statue du Christ en agonie est bénie en 1927. En 1951, dans la nuit du 3 février tout le monastère est ravagé par un incendie. Les bâtiments sont reconstruits, surélevés ; une nouvelle statue est installée dans l'église, au-dessus de l'autel. Fêtes et pèlerinages se succèdent avec l'apothéose du 15 août 1971, jour où la statue du XIIe siècle, enfin retrouvée, reprend place dans l'église.

Cet été, j'ai accompagné "la-haut", deux femmes ayant fait le pèlerinage des années trente et Alice m'a raconté les fêtes du 8 septembre de son enfance. Elle a tenu à ramener "la bouteille d'eau miraculée".

*
**

On pourra lire avec profit sur le sujet :

- . "L'image du pèlerin au Moyen-Age et sous l'Ancien Régime", Association des amis de Rocamadour.
- . J. P. Mazioux, "Le pays de Noirétable (essai d'histoire locale)", Imp. Dumas, Saint-Etienne, 1980.
- . Vincent Durand, "Récits et notes d'excursions", La Diana, Montbrison, 1990.
- . Hubert Thiollier, "Vierge et Révolution" (L'étonnant destin de l'antique madone de l'Ermitage de Noirétable, Loire), 1994.

COMMENT JE CONNUS MONTBRISON... EN 1937

En garnison à Saint-Etienne, je prenais parfois le train de Clermont. Il s'arrêtait longuement dans chaque gare et en particulier à Montbrison, peut-être à cause d'une buvette très fréquentée. Je regardais distraitement la ville, les nombreux châssis de la fonderie Chavanne, le canal du Forez et sa traversée de la route en siphon. A quoi servait-il ? Et l'arrêt à Champdieu n'était pas loin : Montbrison avait déjà disparu du paysage et de mes pensées.

Je ne savais rien de cette sous-préfecture et il faut bien l'avouer, mon intérêt de vie était ailleurs.

Quatre officiers ayant des attaches à Montbrison... auraient pu me parler de ce pays du Forez. Tout d'abord le capitaine D... commandant la compagnie des gardes mobiles, son lieutenant dont le fils avait été mon meilleur élève sergent (futur général), puis le lieutenant D... : son beau-père était économe de l'Ecole Normale et enfin le sous-lieutenant P... très absorbé par ses conquêtes et les paris sur les chevaux de l'écurie Bedel.

Cela ne faisait pas grand monde et cette ville ne semblait pas alors avoir beaucoup d'attrait.

A cette même époque, les régiments fonctionnaient sans moyen. Quelques cartouches par soldat et on devait rendre les douilles après tir ! Les voiturettes des mitrailleurs dataient de 1916. On avait récupéré des mulets espagnols amenés par les réfugiés de l'Armée républicaine. Le 38e R.I., dit motorisé, disposait d'une camionnette par compagnie. Seuls les éclaireurs régimentaires avaient été remplacés par une section motocycliste dont, par faveur inexplicable, j'avais reçu le commandement.

Une seule action sans dépense : la marche... et le colonel imagina de proposer à des "volontaires" une marche de cent kilomètres en trente-six heures... La presse en serait prévenue...

Il me demanda de suivre la colonne et de venir en aide aux marcheurs en difficulté. Pour mes motocyclistes, cet ordre leur fit grand plaisir : enfin une sortie utile et en dehors des terrains habituels. On sait que le fantassin fait 4,5 km à l'heure, les side-cars, un peu plus. Je décidai donc de rouler par bonds de cinq à dix kilomètres. La colonne se dirigea d'abord vers Saint-Galmier... Nous la rejoignîmes assez tard car on sait que les premiers kilomètres s'effectuent sans incident.

Je demandai à un fermier déjà couché de nous abriter pour la nuit. Il nous ouvrit en chemise ultra-courte et exposant ce que l'on cache habituellement. Mes jeunes ne purent retenir leurs rires. Le brave homme nous proposa sa grange. Rapidement nous nous enveloppâmes dans nos couvertures et le sommeil arriva très vite. Nous fûmes réveillés en pleine nuit par un cri : "Au secours, je suis blessé !" Un soldat tourna l'interrupteur et un rire inextinguible nous secoua. Le plus déluré des motards avait reçu un oeuf sur le front et en s'essuyant dans l'obscurité se croyait saignant ! Les rires alternèrent avec les plaisanteries, tout sommeil fut impossible. L'oeuf avait-il été lancé habilement ou était-il tombé d'un nid ? Personne ne posa la question, l'incident était trop comique. Nous repartîmes de cette grange avec un moral au zénith.

En remontant la colonne sur la route de Montrond, le lieutenant D... me pria d'aller à Montbrison pour lui ramener une paire de chaussures. Il marchait péniblement, ayant perdu un talon. J'étais là pour aider et je fonçais vers la ville que je ne connaissais pas. Je me trouvai, je ne sais comment, à un carrefour, probablement celui de la Madeleine.

A un des rares passants, je demandai où se situait l'Ecole Normale et je crus comprendre son indication. Pas de circulation, j'allai vite et me retrouvai, quelques minutes après, au même carrefour ! J'avais tout simplement fait le tour de la ville, assez mécontent. Par chance, un autre piéton m'indiqua le chemin et j'arrivai dans la cour de l'Ecole Normale, effectuant un virage sur l'aile et provoquant ainsi un cri d'effroi d'une dame... qui trouva instantanément les souliers de son gendre. Malgré mon tour de boulevard, je n'avais rien vu de la ville.

Par une petite route, la colonne arriva à Champs et stationna dans un pré voisin d'une belle demeure, celle de Monsieur Leconte. Le colonel arriva et je lui présentai ce monsieur qu'il prit pour le seigneur du village et le salua fort aimablement, exercice habituellement difficile de sa part...

A midi, les side-cars transportèrent les officiers à Montbrison, hôtel du Lion d'Or, dont le propriétaire, le sympathique Titi Coudol, avait été cuisinier au 38e. C'était, à l'époque, un chef renommé, très accueillant et il tint à bien traiter ceux du 38e, un peu trop bien peut-être, car au départ, il fallut à deux ou trois, quelques bonnes bouffées d'air frais pour retrouver leurs jambes. Les soldats du 38e traversèrent la ville... comme simples passants, sans s'arrêter à la terrasse du café Basset, au coin du carrefour de la caserne et se dirigèrent vers Sury-le-Comtal où un adjoint au maire et un comité d'accueil les attendaient. J'y arrivai bien avant pour reconnaître les lieux, après avoir - pendant deux ou trois minutes - atteint la vitesse de 110 km/h, ce qui rendit très fiers les conducteurs... Une épaisse couche de paille couvrait le sol du cantonnement et à chaque mètre, une bouteille de bon vin ! Je remerciai les Suryquois et tentai, avec peine, d'expliquer que leur générosité risquait de couper les jambes des marcheurs et avec l'aide de mes motards, je prélevai trois bouteilles sur quatre que nous rendîmes à ces braves gens très déçus.

Ce n'est que vers 11 h du soir que j'eus casé tout le monde et pensai à la maison du notaire qui voulait bien me loger. J'eus quelque peine à la trouver, la porte était ouverte et, surprise, le guidage était assuré par une flèche... puis une autre... Cela m'amena au premier étage d'une belle maison dans la chambre de la jeune fille... absente.

Je me promettais d'y bien dormir, mais à 4 h du matin je fus réveillé par un camarade (futur aumônier d'un hôpital) qui avait raté le départ des marcheurs. Il y allait de tout son amour-propre et je n'hésitai pas. Après avoir griffonné quelques mots de remerciements pour mes hôtes, je quittai avec regret cette maison au lit capitonné si douillet.

Les marcheurs ralentissaient leur allure. La fatigue se faisait sentir, je les aidais de mon mieux. Arrivée pénible à la caserne Grouchy, la camionnette a été utile. Puis défilé dans la grande rue sans beaucoup de circulation. Dans la cour de la caserne Ruillère, le colonel entouré de la Presse. On parla encore de cette prouesse... qui ne grevait pas le budget. Elle valut deux jours de permission aux participants, récompense bien méritée.

Le passage à Montbrison ne fut plus commenté, ni l'accueil sympathique de Titi Coudol... A mon avis, c'était une cité bien calme qui ne m'avait fait aucune impression particulière.

Mais le destin décida. Bien malin qui m'aurait annoncé que deux ans après j'épouserai une jeune Montbrisonnaise connue à cinq cents kilomètres de là.

Et même que plus tard, après cinq ans de séparation et quelques mois et avoir couché à même le sol dans la forteresse de Cölditz, je retrouverai dans cette ville, ma femme, ma petite fille et mes beaux-parents, avec une immense joie !

Alors je commençai à mieux connaître Montbrison en découvrant entre autres l'impasse Malvoisin et la rue du Bout-du-Monde. Au fait, savez-vous où se trouve cette rue ?

André MASCLE

LE CONCOURS DES VINS DE 1932 A 1937

Un marché des vins et des eaux-de-vie du Forez voit le jour en 1932 et prend fin en 1937 selon les articles de presse de l'époque. Il accueille des vins dits "d'appellation d'origine revendiquée" conformément à la loi du 6 mai 1919. Chef-lieu d'arrondissement, Montbrison affirme sa vocation de sous-préfecture dynamique en recevant cette manifestation sans discontinuer, salle de l'Orangerie, au jardin d'Allard. Le maître d'ouvrage en est la Fédération des Vignerons des Côtes du Forez, dont le siège se situe à la Maison des Agriculteurs, 18, boulevard Lachèze.

En 1932, le concours se déroule les 25 et 26 décembre en présence de personnalités locales : M. le Sous-préfet DESTARRAC, M. le député CORSIN, le maire de Montbrison, M. DUPIN et le président de la Fédération viticole, M. BOUVIER. Tous ces notables assurent par leur présence le bon déroulement des opérations ainsi que leur caractère officiel. Après dégustation, le vin de Boën, en particulier, appelle de la part des experts oenologues, les commentaires suivants :

"Il aurait mérité une cuvaison plus courte, ce qui lui aurait conféré une couleur renforcée dans le rouge et un goût de terroir beaucoup moins prononcé. Par contre, le bouquet se révèle agréable et friand."

Le village de Trelins est à l'honneur en la personne de Pierre VERDIER qui obtient le premier prix et qui reçoit l'un des challenges offerts par M. MOREL, pharmacien de Montbrison et l'un des organisateurs. Ce trophée représente une semeuse, en régule patiné, du sculpteur L. DOMENECH médaillé au salon de la sculpture, mesurant 103 cm et ne pesant pas moins de 21 kg. Il est remis en compétition chaque année. De ce fait on le transporte dans un coffre de bois qui sert en même temps de piédestal à la statue installée en bonne place dans la cuisine ou la salle du vigneron gagnant. Cette oeuvre, de facture très réaliste et marquée par le goût de l'époque, a été remise au musée par les petites filles de Pierre CROZET de Marcoux. Elle était en place dans la cuisine du café depuis son arrivée en 1937, date à laquelle Pierre CROZET remporta le prix d'honneur du dernier concours des 19 et 20 décembre 1937, avec un vin rouge titrant 10,9 ° et dont 28 hl seront mis en vente dans les mois suivants. C'est un honneur certain pour le syndicat de Marcoux qui ne compte pas moins de dix concurrents.

M. MOREL, généreux donateur selon la formule habituelle et consacrée, ne s'est pas limité à un seul challenge ; il a aussi doté la manifestation d'une deuxième statue plus réduite en taille et dont on voit la photographie dans la presse montbrisonnaise du 24 décembre 1933. La facture est identique à la première. D'autres récompenses, cette fois plus utilitaires, sont attribuées à des lauréats moins méritants, en particulier un glucomètre GUYOT servant à évaluer la quantité de sucre dans les moûts.

En 1932, M. DELLENBACH, de la Morandin à Marcilly, obtient la médaille d'argent tandis que M. MOREL de Leigneux reçoit celle de bronze. Après avoir dégusté et comparé les différents crus, les participants, les organisateurs et les récipiendaires ne se quittent pas sans avoir sacrifié à l'autel de la tradition gourmande. Jean COUDOL de l'hôtel du Lion d'Or et de la Cloche officie aux fourneaux pour régaler ses hôtes comme il se doit. Le menu retenu est d'une rare qualité, jugez plutôt :

"Mousse de foie gras en belle vue ; Suprême de turbot forézienne ; Morilles chantilly ; Chapon rôti au nid ; Fourme de Sauvain ; Glace vanille ; Corbeille de fruits ; Café et liqueurs."

Le tout pour 18 F et agrémenté de Côtes du Forez et de mousseux. Et ce n'est pas tout. Après avoir sustenté les corps et pour aider à la digestion, pour finir de chasser quelques idées noires s'il en était besoin, pour bercer l'oreille après avoir flatté le palais, on ne se refuse ni le concert de la Lyre montbrisonnaise ni les chants bacchiques entonnés par le poète Jules TROCCON. Quel savoir-vivre !

Antoine CUISINIER

Bibliographie :

HOMMAGE A JOSEPH DECHELETTE

- Binétruy (Marie-Suzanne) : "Itinéraire de Joseph Déchelette : de l'art roman à la préhistoire ; des sociétés savantes à l'Institut", 2 vol. Thèse soutenue le 18 décembre 1989 devant l'Université de Paris-I (Panthéon-Sorbonne). Exemplaires dactylographiés à la Diana et au Musée Joseph Déchelette de Roanne.

- Binétruy (Marie-Suzanne) : "Joseph Déchelette", préface d'Henri Delporte, Lyon, ed. Lugd, 1994.

- Pinon (Pierre) : "La Gaule retrouvée", Paris, Gallimard, collection Découvertes, 1991.

- "Guide des collections d'archéologie régionale", Musée Déchelette, Roanne, 1994.

- "Musées et Patrimoine de Roanne et de sa région", n° 1, 1994.

Joseph Déchelette (1862-1914) a trouvé sa biographe : Marie-Suzanne Binétruy lui a consacré une thèse d'histoire dont les éditions Lugd viennent de publier une version abrégée, plus accessible au grand public et dont nous ne saurions trop recommander la lecture. Dans son travail de recherche, Marie-Suzanne Binétruy a dépouillé les dizaines d'articles publiés par Déchelette, sa correspondance - plusieurs milliers de lettres - ainsi que ses carnets. Elle a pu utiliser aussi les actes civils de l'étude Veilleux de Roanne et s'entretenir avec les derniers contemporains, encore vivants dans les années 1980.

La biographie de Marie-Suzanne Binétruy étudie successivement les années de formation, l'industriel, l'itinéraire de l'historien : la Diana, le musée de Roanne, les fouilles du mont Beuvray, l'élaboration des manuels d'archéologie ; elle essaie d'évaluer et de comprendre l'oeuvre et son importance.

Né dans une famille d'industriels roannais du textile, le jeune Joseph Déchelette fait ses études chez les maristes de Saint-Chamond et, après le baccalauréat, entre dans l'entreprise familiale aux côtés de son frère Eugène : il conservera ses responsabilités de patron du textile jusqu'en 1899. Chargé des relations extérieures, il en profite pour multiplier les voyages de prospection commerciale qui sont, en outre, l'occasion de visiter monuments et musées, de prendre des notes, de faire des croquis et des photos.

Passionné d'art roman et d'archéologie, adhérent à la Diana dès l'âge de 22 ans, Déchelette est le disciple des trois hommes dont les portraits, plus tard, orneront son bureau : Gabriel Bulliot, son oncle, avec lequel il fouille le mont Beuvray où se trouvait l'ancienne ville gauloise de Bibracte ; son cousin Auguste Chaverondier, archiviste départemental qui lui donna sa bibliothèque ; Vincent Durand, le "druide" d'Ailleux, secrétaire de la Diana. En 1892, il est nommé conservateur-adjoint du musée de Roanne, alors que ses nombreuses publications lui ont déjà assuré une bonne notoriété dans les milieux archéologiques.

Parallèlement, Joseph Déchelette a mené une carrière d'industriel et dirige avec son frère l'entreprise "Déchelette, Despierre et Chamussy" qui règne sur un millier de métiers à tisser. Il a le sens des affaires, gagne de nouveaux marchés, fait construire, à Roanne, l'usine de la Livatte.

A partir de 1899, Joseph Déchelette, installé depuis quelques années dans le bel hôtel de Valence - aujourd'hui le musée qui porte son nom - abandonne la direction des affaires familiales et se consacre entièrement à ses recherches. Les publications se succèdent : outre cent soixante-dix articles publiés dans de multiples revues - beaucoup le furent dans le Bulletin de la Diana - Joseph Déchelette rédige - seul ou en collaboration - et fait successivement paraître "L'art roman à Charlieu et dans le Brionnais" (1892), le texte des visites pastorales de Mgr de Lort de Sérignan, évêque de Mâcon (1745-1746), "Les peintures murales du Moyen Age et de la Renaissance en Forez" (1900).

En même temps, Déchelette dirige des chantiers de fouilles (Roanne, le Crêt-Chatelard, Stradonice en Bohême) ; il est vice-président de la Diana et de la Société Eduenne, puis élu correspondant de l'Institut. Il n'est pas cependant absent de la vie roannaise : candidat conservateur aux élections municipales et conférencier du Centre Catholique, il est suffisamment non-conformiste pour afficher ses convictions dreyfusardes... Il s'occupe aussi du photoclub et de la société espérantiste.

Vient alors le temps des manuels. Déchelette ne fait d'ailleurs qu'appliquer la méthode qu'il a mise au point : dénombrer, classer, analyser avant de faire des synthèses avec la prudence nécessaire pour ménager la possibilité de réorientations et de retouches ultérieures. "Les vases céramiques ornés de la Gaule ancienne" (1904), et le "Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine" (5 volumes publiés de 1908 à 1913) qui furent - et qui restent - des ouvrages de référence ; ils assurent la notoriété internationale de Déchelette.

1914 : c'est la guerre. Le capitaine Déchelette, malgré son âge, demande à être affecté au front ; il est tué, à la tête de ses hommes, le 3 octobre 1914, près de Soissons.

Marie-Suzanne Binétruy montre bien comment Joseph Déchelette est devenu le maître de l'archéologie des débuts du XXe siècle, l'homme d'une oeuvre et d'une méthode qui fut suffisamment féconde pour permettre plus tard à ses disciples de le dépasser. Autodidacte, il se hissa au niveau des plus grands et participa à cette résurrection de la Gaule qui n'était pas aussi "barbare" que les thuriféraires de la romanité avaient bien voulu le dire. Erudit local, d'abord passionné par l'art roman de sa région, il sut acquérir une dimension internationale dans le domaine de l'archéologie - Préhistoire, période celtique et gallo-romaine - qui devint son véritable domaine de recherche.

Homme des sociétés savantes, ayant fait le choix de vivre en province, il eut la reconnaissance de ses pairs lorsqu'il fut élu à l'Institut. Il est un homme de son terroir - d'où son attachement à la Diana - mais voyage dans toute l'Europe, parle plusieurs langues et apprend le portugais et le tchèque pour lire les ouvrages qui lui sont indispensables !

L'ouvrage de Marie-Suzanne Binétruy est le portrait d'un homme et la remise en perspective d'une oeuvre dont on mesure mieux l'importance ; c'est aussi le portrait d'un milieu, celui des bourgeois érudits qui contribuèrent à faire renaître cette civilisation gauloise que Camille Jullian, au même moment, décrit avec tant de passion.

C'est aussi le portrait d'une famille de grands industriels entrepreneurs et cultivés, ces Déchelette qui ont marqué l'histoire de l'industrie textile roannaise et parmi lesquels on peut citer Eugène Déchelette, son frère qui dirige l'entreprise avec lui ; Joanny, son autre frère, évêque d'Evreux ; le grand chirurgien René Leriche, professeur au collège de France, Marc Leriche, grand prix de Rome, Joannès Déchelette, député de la Loire, qui sont ses proches cousins. Ses autres cousins Albert et François Déchelette continuent son oeuvre comme conservateurs du

musée installé après sa mort dans l'hôtel de Valence ; ses neveux Victor et Charles Déchelette sont de grands patrons de l'industrie textile que leur action dans la Résistance envoie dans la sinistre prison du Fort-Montluc de Lyon. Quant à Eugène Déchelette, son petit-neveu, son rôle dans la Résistance en fait un Compagnon de la Libération. Une véritable dynastie...

Aujourd'hui, le rôle de Joseph Déchelette est reconnu par toute la communauté scientifique, pourtant traditionnellement méfiante vis-à-vis de ceux qui ne sont pas passés par la filière universitaire. Dans la "Gaule retrouvée", Pierre Piron met l'accent sur l'importance de l'année 1908 : parution du tome I de l'"Histoire de la Gaule" de Camille Jullian et du tome I du "Manuel" de Déchelette.

Et à Roanne même, la tradition de la recherche archéologique s'est maintenue, bien vivante, autour du musée et de la bibliothèque même de Déchelette. C'est l'association des "Amis du Musée Joseph-Déchelette" qui joue à Roanne le rôle de société historique : depuis le début de 1994, elle publie une véritable revue, "Musées et Patrimoine de Roanne et de sa région" dont le numéro un nous a mis en appétit¹. Quant à l'archéologue Jean Poncet, professeur d'histoire à Roanne, il vient de rédiger pour le musée Déchelette le texte d'un excellent "Guide des collections d'archéologie régionale", bien illustré, qui est bien plus qu'un guide, une véritable initiation à l'histoire du Forez et du Roannais ségusiave et gallo-romain. Il nous donne l'envie d'en savoir plus.

Claude LATTA

¹ Citons, entre autres articles de ce premier numéro, ceux qui se rapportent à Déchelette :

- M.S. Binétruy : "La dette du Roannais envers Joseph Déchelette", p. 48-68.

- J. Corrocher : "La collection Déchelette issue de l'officine de Saint-Rémy-en-Rollat", p. 95-111.

PUBLICATIONS DE VILLAGE DE FOREZ

- . Benoît Malon (1841-1893), Claude LATTA.
Ce cahier comprend 2 parties : une biographie de Benoît Malon (né à Précieux) et la réédition de ses souvenirs d'enfance. 62 pages, 1984.
40,00 F
- . Les enfants abandonnés en Forez de Louis XV à la IIIe République, Joseph BAROU
Préface de Claude Latta, 178 pages, ouvrage ayant obtenu un prix de la Société Française d'Histoire des Hôpitaux (1990).
80,00 F
- . Saint-Pierre de Montbrison (l'église et de la paroisse), Joseph BAROU.
Préface de Francisque Ferret, vice-président de la Diana, 56 pages, 1991.
30,00 F
- . Le petit séminaire de Verrières (1805-1906), Joseph BAROU.
Préface de Christian Massardier, 78 pages, 1992.
50,00 F
- . Marguerite Fournier raconte... (recueil des articles de Madame FOURNIER).
Préface d'Olivier de Sugny, président d'honneur de la Diana, illustration de Claude Beaudinat et d'Edouard Crozier, coédition Diana-Village de Forez, 198 pages, 1993.
100,00 F
- . La Résistance dans le département de la Loire (articles de "Village de Forez" réunis et présentés par Roger FAURE), 1993
40,00 F
- . Cheval et Forez d'antan au XIXe siècle, Claude LATTA.
Les transformations agricoles et l'élevage du cheval en Forez dans la seconde moitié du XIXe siècle, 30 pages, 1993.
30,00 F
- . Pasteur 1913-1993, parfum d'école et d'histoire, Gérard AVENTURIER.
Histoire de l'école Pasteur de Montbrison (nombreux documents et témoignages). Préface d'Yvon Mordelet, Inspecteur de l'Education nationale, adjoint à l'Académie de la Loire, 132 pages, 1993.
70,00 F
- . Le colonel Michel Combe (1787-1837), Joseph BAROU.
Biographie de l'enfant de Feurs, héros de Constantine, d'après les documents du service historique de l'armée de Vincennes ; préface de Claude Brandon, présidente des Amis du musée de Feurs, 72 pages, 1993.
40,00 F
- . Les prisonniers espagnols à Montbrison sous le 1er empire, Pascal CHAMBON.
1994, 28 pages.
20,00 F
- . La famille Veuhe-Tezenas, Philippe POUZOLS.
Etude généalogique d'une famille notable de la région de St-Etienne, 1994.
25,00 F
- . Boisset-les-Montrond, Marie GRANGE.
Deuxième cahier de "Notes et documents" consacré à ce village de la plaine du Forez, illustrations Roger Faure et Edouard Crozier, 74 pages, 1995.
50,00 F
- . Femmes séduites et abandonnées au XVIIIe siècle en Forez, Joseph BAROU.
Etude réalisée d'après les déclarations de grossesse des fonds des notaires, 42 pages, 1995.
30,00 F

Ces ouvrages sont encore disponibles et peuvent être commandés à :

VILLAGE DE FOREZ, Centre Social, Rue Puy-du-Rozeil, 42600, MONTBRISON.

(règlement par chèque à libeller à "Centre Social", prévoir une somme forfaitaire de 10,00 F en cas d'envoi).